

**KENNETH WHITE**

**LE  
PLATEAU  
DE  
L'ALBATROS**





KENNETH WHITE

LE PLATEAU DE L'ALBATROS

Introduction à la géopoétique

LE MOT ET LE RESTE

2018

Remerciements à Marie-Claude White pour quantité de discussions stimulantes et de remarques perspicaces, et pour un travail de mise au point autour de la table d'écriture.

« *Si Deus quizer, amanha...*, inscrivaient dans leur livre de bord les découvreurs portugais qui les premiers ont navigué dans ces parages peu fréquentés. *Oui, si Dieu le veut, demain...* demain nous aborderons au Nouveau Monde, déjà les flots ont changé de couleur... »

Blaise Cendrars, *Bourlinguer*.

« Je repoussai sur la tablette le bouquet de fleurs sèches et les volumes des *Instructions nautiques* et je déroulai le paquet de cartes. »

Julien Gracq, *Le Rivage des Syrtes*.

« La dialectique et le discours s'épuisent, quand la figuration créatrice poursuit son travail aux avant-postes! »

Jean Duvignaud, *Lieux et non-lieux*.

« On sait que Kakei aimait peindre des vues de la côte, là où la marée remonte l'estuaire du Kientang, juste au-delà de la ville de Hang-tcheou. »

Ernest Fenollosa, *Epochs of Chinese and Japanese Art*.

« En premier lieu, cher Hérodote, il faut découvrir ce qui est à la base des mots. »

Épicure, *Lettre à Hérodote*.



## PRÉFACE

Ce livre fait partie de la série d'essais qui a commencé par *La Figure du dehors* et qui s'est poursuivie avec *Une apocalypse tranquille* et *l'Esprit nomade*. Le lien avec *l'Esprit nomade* est particulièrement évident: un essai de ce livre, « Éléments de géopoétique », constitue une sorte de préambule à celui-ci.

La géopoétique est le nom que je donne depuis quelque temps à un « champ » qui s'est dessiné au bout de longues années de nomadisme intellectuel. Pour décrire ce champ, on pourrait dire qu'il s'agit d'une nouvelle cartographie mentale, d'une conception de la vie dégagée enfin des idéologies, des mythes, des religions, etc., et de la recherche d'un langage capable d'exprimer cette autre manière d'être au monde, mais en précisant d'entrée qu'il est question ici d'un *rapport* à la terre (énergies, rythmes, formes), non pas d'un assujettissement à la Nature, pas plus que d'un enracinement dans un terroir. Je parle de la recherche (de lieu en lieu, de chemin en chemin) d'une poétique située, ou plutôt se déplaçant, en dehors des systèmes établis de représentation: déplacement du discours, donc, plutôt qu'emphatique dénonciation ou infinie déconstruction. Mais ce n'est là qu'une configuration préliminaire. L'accent, ici, n'est pas mis sur la définition, mais sur le désir, un désir de vie et de monde, et sur l'élan. Avec le projet géopoétique, il ne s'agit ni d'une « variété » culturelle de plus, ni d'une école littéraire, ni de la poésie considérée

comme un art intime. Il s'agit d'un *mouvement* qui concerne la manière même dont l'homme fonde son existence sur la terre. Il n'est pas question de construire un système, mais d'accomplir, pas à pas, une exploration, une investigation, en se situant, pour ce qui est du point de départ, quelque part entre la poésie, la philosophie et la science.

Pour certains, le fait même d'utiliser le mot « poétique » rendra le projet, sinon suspect, du moins secondaire. Il aurait peut-être été habile, plus conforme aux tendances actuelles, de jouer une carte plus résolument philosophique ou scientifique. Mais tout compte fait, et malgré le flou qui entoure les mots « poésie » et « poétique », « poétique » pris ici, je reviendrai là-dessus, dans son sens premier de *formation et dynamique fondamentales*, reste le mot à la fois le plus général et le plus profond. Comme le dit Whitehead (*Adventures of Ideas*): « Les transitions vers une nouvelle fertilité de l'esprit viennent d'une plongée dans les profondeurs de l'intuition. » Et comme le rappelle Jean Beaufret (*le Poème de Parménide*): « Un problème expressément formulé par Kant reste peut-être très au-dessous de la hauteur à laquelle s'établit le non-problème de Parménide. » Allons plus loin: la pensée la plus fondamentale se trouve-t-elle nécessairement du côté de ceux qui font profession de faire de la philosophie, ou de la science? Autrement dit, les concepts les plus fertiles ne peuvent-ils surgir d'un autre champ d'origine, d'un autre champ d'énergie? L'albatros de Nietzsche volerait-il dans un espace que ne peut concevoir la chouette de Minerve? Cela posé, il est bien évident que j'ai plus en commun avec un scientifique ou un philosophe qui comprend l'idée géopoétique qu'avec un poète qui n'y entend rien.

Il y a aux limites de la littérature, et aux limites des sciences, des sortes de carnets de bord qui, au lieu de tourner en rond dans une sémiotique ou une problématique, essaient



de retoucher terre d'une manière nouvelle. À l'instar de ces textes, l'écriture de ce livre-ci procède par concepts, images et signes plus ou moins sauvages, c'est-à-dire non insérés dans des codes, non enveloppés dans des gangues psycho-socio-culturelles. Ce que l'on attend de l'art, c'est la force et la fraîcheur de quelque espace premier. Or qu'est-ce qu'une théorie (*theoria*), car il s'agit aussi de cela, qui ne serait pas profondément liée à un art, à une poétique? Ici, elle découle d'œuvres et de (dé)marches, et elle y aboutit.

Ce qui est en jeu ici, ce qui est en cours d'élaboration, c'est, au-delà de l'*Organon* d'Aristote (celui de toute l'époque classique), au-delà du *Novum Organum* de Bacon (celui de la modernité), un *organum* pour aujourd'hui et pour demain: *Organum Cosmopoeticum*.

Au seuil de ce livre sur la géopoétique, il est peut-être bon d'indiquer comment et quand cette notion s'est présentée dans l'espace de mon travail. L'idée était latente et la pratique à l'œuvre depuis le départ, et le mot avait surgi inopinément ici et là dans ma bouche et sous ma plume autour de la fin des années soixante-dix. Il semblait « cristalliser » un grand nombre d'éléments divers et flottants. Il m'a été signalé récemment que ce mot était déjà apparu d'une manière fugace dans d'autres contextes, aussi bien littéraires que scientifiques. J'en prends note. Mais ce n'est pas une paternité que je revendique, c'est une *poéticité*. Non pas un mot, mais le développement d'un *concept*. C'est au cours d'un voyage que j'ai effectué en 1979 le long de la côte nord du Saint-Laurent en direction du Labrador que ce concept s'est précisé dans mon esprit et a véritablement pris corps. Je cite un carnet de l'époque: « Je voyage à travers les Laurentides, en route pour le grand espace blanc du Labrador. Une nouvelle notion en tête: celle de géopoétique. L'idée qu'il faut sortir du texte historique et littéraire pour retrouver une

poésie de plein vent où l'intelligence (intelligence incarnée) coule comme une rivière. Qui vive? Voilà la question. Ou peut-être est-ce plutôt un appel. Un appel qui vous attire au-dehors. Toujours plus loin au-dehors. Jusqu'à n'être plus cette personne trop connue, mais une voix, une grande voix anonyme venant du large, disant les dix mille choses d'un monde nouveau. Il faut bien que cela commence quelque part. Peut-être ici, et maintenant... » Ce qui compte, c'est le surgissement de l'idée dans le terrain et l'humus d'un travail précis (le mien en l'occurrence), ainsi que l'élaboration qui a suivi. Comme le dit l'historien Georges Duby (propos repris par Claude Allègre dans *l'Écume de la Terre*): « En matière de référence et d'antériorité, il faut se fixer une règle simple. C'est celle qui distingue clairement entre une opinion émise parmi d'autres, de manière plus ou moins furtive, et une œuvre construite, argumentée, développée autour d'une idée ». On peut laisser le restant aux esprits qui se complaisent dans le secondaire.

Quand j'ai lancé le projet géopoétique, il m'était facile de prévoir les objections, les résistances d'ordre historique. Après les grands embrigadements politiques du xx<sup>e</sup> siècle, après les diverses bureaucraties intellectuelles, la mode de l'époque est à l'individualisme. Et, à partir de cette position particulariste (frottée, selon les personnes, d'ironie, de stoïcisme, de moralisme, de sentimentalisme...), on va traiter – les « nouveaux terroristes » intellectuels sont à l'affût – de « nouvelle idéologie » toute tentative faite pour voir les choses d'un peu plus haut, pour créer une cohérence. Il y a pourtant dans les esprits un grand besoin de nouvelle cohérence, autre que celle que proposent les Églises, les sectes et les régimes monomaniaques. La cohérence dont je parle ici n'est ni un « ordre », ni une « orthodoxie », c'est un espace, un terrain, un mouvement. Si l'on veut bien emprunter les

chemins que j'ai indiqués, si l'on veut bien tenir compte des références que j'ai fournies, on évitera les amalgames hâtifs et on pourra s'engager dans des développements fertiles.

Dans ce livre on explorera cet espace, on arpentera ce terrain de long en large, on dessinera la « géométrie » de ce mouvement.

Comme dans mes autres essais, il y a dans ce livre une grande part d'autobiographie et de topographie vécue. Sa composition a coïncidé avec mon installation sur la côte armoricaine. Quoi qu'en aient pu dire certains, cette installation n'avait rien à voir avec une communauté socioculturelle, ou avec je ne sais quelle « celtitude », et tout à voir avec une géographie : rivage fractal, complexe centré, lieu de turbulences. Lieu peut-être pas « privilégié », mais stratégique. Comme le dit Saint-John Perse : « Les écritures aussi évolueront. Lieu du propos : toutes grèves de ce monde. » Pendant cette période qui a suivi mon installation sur la côte en 1983, j'ai fait beaucoup de conférences, en France et ailleurs, que j'ai ensuite transformées en essais pour en faire les chapitres de ce livre. C'est dire qu'ici et là je reviens sur le même terrain : la structure de ce livre n'est pas linéaire, pas progressive, elle est cyclique et archipelagique. On y trouvera des approches multiples d'un champ théorique et créatif et l'application d'une idée de base, qui ne se laisse pas définir *in abstracto* mais qui se dessine *in vivo*, à partir de plusieurs contextes. C'est dire aussi qu'il y a parfois dans ces essais un élément oral que j'ai tenu à préserver. En fait, en s'amusant un peu (dans un monde morose, un peu de gai savoir fait du bien), on pourrait dire qu'étant donné ma situation aux limites, sur le littoral, il s'agit dans ce livre moins de littérature que de littoralité.

La littérature tourne en rond dans son contexte psycho-socio-culturel, la littoralité se projette vers un nouveau monde dont l'Amérique, le continent transatlantique, constitue parfois

dans ces pages la métaphore. Mais le « nouveau monde » demeure essentiellement atopique, comme le travail cosmopoétique lui-même, qui ne s'inscrit pas, qui ne s'insère pas aisément dans les cadres littéraires et intellectuels établis.

En 1929, dans *la Civilisation de Saint-Gall*, Charles Albert Cingria parlait d'une « époque où la littérature est devenue complètement odieuse ». La situation a plutôt empiré depuis. Un autre écrivain que je considère comme un des « grands compagnons » du xx<sup>e</sup> siècle, le poète lusitano-atlantique Fernando Pessoa, déclarait un jour avec humour qu'en l'absence d'une véritable littérature il n'y avait qu'une chose à faire : en créer une à soi tout seul. Cela m'a toujours semblé une bonne idée. Et René Daumal recommandait un jour à André Breton, pourtant pas le plus « littéraire » des écrivains, de faire attention à ne pas appartenir dans l'avenir à l'histoire de la littérature. À l'histoire de la littérature, Daumal préférait celle des cataclysmes. Moi aussi. Mon ambition n'a jamais été d'appartenir à l'histoire de la littérature, de quelque nation que ce soit, mais plutôt de révéler le paysage cataclysmique de la terre dans toute son étrangeté et dans toute sa beauté.

D'où le choix d'une résidence, à l'écart de tous les milieux, sur la côte atlantique.

Cette côte atlantique que je hante (après être passé par la Méditerranée – je n'oublie pas mes classiques), cette côte tout en projections et en ouvertures, a toujours été un lieu de départs – vers l'Afrique, l'Amérique, la Polynésie et l'Asie. Toutes ces années, j'ai suivi ce mouvement, parfois par poètes et navigateurs interposés. Avec les départs personnels, en chair et en os, il y a toujours eu dans ma vie et dans ma pratique les globes et les mappemondes, ainsi que les livres. C'est en tournant le globe, un soir d'hiver dans mon atelier atlantique, partagé, comme souvent, entre un dégoût qui

n'accepte pas de devenir désespoir et un élan qui s'interdit tout idéalisme, que je suis tombé sur le plateau de l'Albatros : au large de l'Amérique centrale, sur la dorsale du Pacifique, à côté de la fracture de Clipperton, entre la longitude 100 et la longitude 110, à quelque 1 000 milles marins des Galápagos. Ce plateau émerge à peine de l'eau – quelle meilleure image pour une pensée (celle de la géopoétique) en émergence en train de constituer son relief ? Mais la curieuse résonance que ce nom provoquait en moi ne s'arrêtait pas là. Ce nom qui allait devenir un titre (c'est-à-dire une suite de mots qui à la fois condense des énergies et ouvre des horizons) était, me semblait-il, approprié à plus d'un égard. Sans négliger les connotations symboliques de l'albatros, comme dans *la Complainte du vieux marin* de Coleridge, où il représente un événement essentiel de la vie sans lequel l'existence est vidée de sens, ou chez Baudelaire, où il représente une activité poétique supérieure, je pensais à la fin du livre de Gregory Bateson, *la Nature et la Pensée*. On peut y lire un dialogue entre une fille et son père, qui est bien sûr Bateson lui-même. Comme tant d'« experts en communication », la jeune fille veut des réponses nettes à des questions précises. C'est justement ce que le vieil homme se refuse à donner, de sorte qu'exaspérée la jeune fille finit par s'exclamer : « Papa, arrête. Chaque fois qu'on arrive à poser une question, tu changes de sujet. On dirait qu'il y a toujours une autre question. Si tu pouvais répondre à *une* question, rien qu'une. » Ce que propose le père, c'est, au-delà des questions, de dresser une cartographie de l'« esthétique » et de la « conscience », ensuite d'aller au-delà de la carte en l'englobant dans un contexte plus vaste, plus exaltant : « Après toutes ces discussions sur l'esprit, la tautologie et la différence, je serai bientôt prêt pour les symphonies et *pour les albatros...* » (mes italiques).

À la suite de Bateson (et de quelques autres poètes-penseurs planétaires), ce livre se voudrait une contribution à la mise en lumière des rapports entre la nature et la pensée. Mais d'une manière plus concrète que les discours tenus jusqu'ici, plus imagée, plus parlante – en un mot, plus (géo)poétique.

K.W.

Côte nord de la Bretagne

Janvier 1993

Avril 2018







# PORTAIL I

**Théorie**

**(Anthropologie, biologie, culturologie, philosophie)**



## *Au bout de l'autoroute de l'Histoire*

Pour un esprit lucide et qui a le sens du possible, rares sont les époques de l'histoire humaine qui ont été réellement satisfaisantes, encore moins réjouissantes. Le sentiment général, la sensation générale que l'on peut avoir de la nôtre, en cette fin du xx<sup>e</sup> siècle, est celle d'un néant – un néant rempli de bruit et de fureur, de discours moralisants, de statistiques sociologiques, d'amas de pseudo-culture, de sentimentalité sirupeuse, le tout sur fond d'ennui existentiel. Peut-être s'agit-il d'un vide entre deux civilisations, peut-être seulement d'un espace usé entre un vide et un autre encore plus vide. On vient de sortir des -ismes, notamment du marxisme et du freudisme, et de certains cadres étroits établis par les sciences humaines. Mais c'est pour tomber dans le caravansérail de toutes les facilités.

Nous sommes arrivés au bout de l'autoroute, du « chemin du faire » de l'Occident.

Avant de nous engager sur des chemins plus complexes, avant de tenter d'ouvrir un autre espace plus vivifiant, je propose un schéma de cette autoroute de l'Occident. Ce schéma ne vise qu'une chose: nous permettre de sortir du brouhaha journalier et de nous situer dans des perspectives longues. Procédons étape par étape.

Ce sont Platon et Aristote qui dictent les fondements du discours occidental: d'un côté, le philosophe idéaliste par

excellence, maître de la métaphysique, et de l'autre, l'inventeur des systèmes et des classifications. L'homme occidental est idéaliste, ou rien, et il supporte mal ce rien – il se meut entre un idéalisme délirant et un nihilisme destructeur. Pour édifier un savoir, il divise, il classifie, il range. Que la division, que la classification soient utiles, personne ne le niera – elles peuvent toutefois à la longue se révéler réductrices, le réel les déborde. C'est bien le cas aujourd'hui. Mais revenons à notre lecture historique. Sur le discours fondamental grec va se greffer un discours religieux (millénariste et moral), celui du christianisme. Au Moyen Âge, à la place des Idées platoniciennes trône Dieu (à l'origine acte cosmo-créateur plutôt qu'idée, mais la philosophie va se mettre de la partie en l'« idéalisant »); à la place de la dialectique entre l'être humain perdu dans l'obscurité de la caverne et la lumière des Idées (le philosophe essaie d'y voir clair) s'édifie le paradigme Créateur-créature et tout est situé dans un ordre hiérarchico-transcendantal, la terre étant considérée, sauf exception, comme une vallée de larmes, un lieu d'épreuves. Au moment de la Renaissance (la grande – je n'oublie pas la carolingienne ou celle du XII<sup>e</sup> siècle, mais il s'agit ici de *l'auto-route* de l'Occident), avec le retour de Platon et d'Aristote, on assiste à une résurgence de la mythologie antique, d'où découle toute la rhétorique divine qui va encombrer la poésie occidentale pendant des siècles. Mais cette mythologie (ces naïades des sources, ces dryades de la forêt) véhicule tout de même une nouvelle vision de la terre et invite à une reprise de contact panique. À l'âge des Découvertes, cette nouvelle vision se nourrit de la présence de nouveaux espaces de jouissance et de projection. On projettera, justement, sur le « Nouveau Monde » les croyances du christianisme (toute la nomenclature sainte des îles...) et les concepts du classicisme (Âge d'or, Arcadie...), mais sur le terrain on est confronté à

des choses étranges, à une nature qui ne rentre ni dans les classifications scientifiques établies, ni dans les cadres politiques – on négligera, on détruira, on aménagera, on transposera, mais cette « matière nouvelle » qui déborde l'idéologie novomondiste restera à penser. Ce n'est pas la Modernité qui entreprendra ce travail. La modernité, c'est Descartes, ou plutôt le cartésianisme. Avec Descartes et la modernité, le paradigme n'est plus Créateur-créature, ni voyageur-monde (mythologue en mouvement), mais sujet-objet, et l'homme moderne a un projet précis : devenir maître et possesseur de la nature. Au fur et à mesure que progressent la modernité et le modernisme, le sujet devient de plus en plus sujet (jusqu'à finir sur le divan du psychanalyste) et l'objet de plus en plus objet, d'où s'ensuit la séparation totale de l'être humain et de la terre, une terre qui n'est plus considérée que comme matière utile. Les premières réactions viennent du romantisme : protestations subjectives (le sujet prenant conscience qu'il est privé de tout), tentatives sentimentales et mythiques de retrouvailles avec la nature, mais aussi début des sciences transversales et recherche de nouveaux moyens d'expression. Laissant lui aussi un terrain riche mais mal défriché (on n'en retiendra pendant longtemps que les aspects les plus superficiels, voire les caricatures) le romantique se rue vers la folie, se suicide, ou s'enferme dans un rêve médiéval. Alors vient Hegel, le dernier philosophe monumental. Pour Hegel, qui reprend toute la philosophie occidentale, l'Idée n'est plus « au ciel », en dehors de la caverne, elle est *dans l'Histoire* – la Raison est en marche dans le temps. On ne lira donc plus de poèmes, on lira avant tout le journal quotidien : la plus haute fonction de l'esprit n'est plus l'art, c'est la faculté de conceptualiser les événements. Le Progrès, avec un *p* majuscule, est né. L'Histoire va quelque part : selon les idéologies, vers un super-État (le projet prussien), ou vers le

bonheur du plus grand nombre (le projet libéral), ou encore vers un État qui conduira à la disparition de l'État (le projet marxiste). Ce progressisme va marquer tout le XIX<sup>e</sup> siècle et une grande partie du XX<sup>e</sup>. C'est seulement depuis quelque temps que plus personne n'y croit. Les pays marxistes de l'Est veulent prendre un nouveau tournant. Les progressistes de l'Occident ne claironnent plus aussi bruyamment. À l'Est, on se raccroche à des identités ethniques ou religieuses, on se convertit au capitalisme sous ses formes les plus brutes. À l'Ouest, sur fond de désarroi et de désespoir, médiocratie triomphante, punkisme aveugle, démagogie.

Problème, partout, de culture. On en parle beaucoup, tout en ne sachant pas trop bien de quoi l'on parle. Dans ses *Conjectures sur les débuts de l'histoire humaine*, Kant dit ceci : « La culture selon les vrais principes de l'éducation de l'homme, en même temps du citoyen, n'est peut-être pas encore bien entreprise, et, à plus forte raison, bien achevée. » On n'a guère avancé depuis. Au contraire, on a sans doute reculé, puisqu'on ne pose même plus les vraies questions – on aménage, on camoufle, on fait semblant.

Les discours officiels sonnent de plus en plus creux : aucune saisie fondamentale – on investit dans le spectaculaire, dans le sentimental-démagogique, dans les célébrations, les centaines, les Grands Travaux (à défaut d'inspiration, inflation), quand ce n'est pas dans le cirque pur et simple, je parle de l'équivalent de ces *circenses* qui marquèrent de façon notoire la fin de la civilisation romaine. Dans les milieux des sciences humaines, on n'envisage plus rien d'autre que le recensement de tout ce qui se fait, c'est-à-dire qu'on ne dépasse plus une conception strictement sociologique de la culture : on suit le mouvement, qui s'accélère, en essayant, tout au plus, de déceler dans les phénomènes de société « ordinaires » (mode, publicité, sport...) quelques « facteurs subjectifs »,

un peu d'émotion : on appelle cela « une approche poétique du social ». Par ailleurs, on peut trouver quelques tentatives « culturelles » méritoires, sans doute, mais mal conçues et la plupart du temps mortellement ennuyeuses. On peut trouver aussi une critique faite « de l'intérieur », mais qui tourne vite au criticisme répétitif, voire à l'introversion. Dans une telle situation, les mouvements réactifs simplistes ne manquent pas : retour aux catéchismes religieux, prolifération de sectes spiritualistes, idéologies identitaires, replis régionalistes, agressivités nationalistes, xénophobie galopante...

La question de la culture est la question primordiale. Avant d'en revenir à un mouvement dans le temps, considérons le sens du mot, essayons de le définir d'une manière un peu plus aiguë.

Pour qu'il y ait culture au sens fort du mot, il faut que soit présent dans les esprits d'un groupe un ensemble de motifs et de motivations : lignes de force, « formes maîtresses », comme disait Montaigne, et cela, non au niveau du plus bas dénominateur commun (« sport », « loisirs », « distractions »), mais à un niveau qui invite et qui incite la personne sociale à se travailler, à déployer ses énergies dans un espace exigeant. Prenons quelques exemples dans l'histoire des cultures : en Grèce, tout citoyen a les yeux tournés vers l'agora, où sont débattues les affaires de la Cité ; au Moyen Âge, en Europe, l'image centrale est celle du Christ et de la Vierge Marie ; au centre d'une tribu paléolithique ont lieu les rites du chaman, qui a pour rôle de maintenir le contact entre le groupement humain et les forces inhérentes à l'espace qui l'entoure. Si l'on se pose la question de savoir quel peut être un tel motif unificateur pour nous, aujourd'hui, dans le monde entier (puisque nous vivons maintenant, non plus à l'échelle de la tribu, ni même à l'échelle d'une nation, n'en déplaise aux nationalistes de tous poils, mais de la planète tout entière), je

pense qu'une réponse s'impose: la terre même, sur laquelle nous tentons de vivre, et sans laquelle il n'y a pas de monde viable. À la base du mot *monde*, comme à celle du mot *cosmos*, on trouve la notion de beauté et de fertilité. Il est significatif que, pour nous, la connotation esthétique du mot *cosmos* n'existe plus que dans le mot « cosmétique » et que, pour ce qui est du mot « monde », nous n'avons retenu, dans le sens esthétique, fondateur et fertilisant, que le négatif: immonde. Or, un monde, c'est ce qui émerge du rapport entre l'esprit et la terre. Quand ce rapport est inepte et insensible, on n'a, effectivement, que de l'immonde. Pour qu'il y ait monde au sens plein du mot, un espace commun appelant à une vie dense et intense, il faut que le rapport soit, de la part de tous, sensible, subtil, intelligent.

On voit plus clairement maintenant le sens de « géo » dans la notion de géopoétique. Le travail géopoétique viserait à explorer les chemins de ce rapport sensible et intelligent à la terre, amenant à la longue, peut-être, une culture au sens fort du mot.

Considérons, toujours dans l'optique d'une culture vivante, la deuxième partie de notre mot moteur: « poétique ».

Dans notre état de civilisation, ce mot est devenu tout à fait secondaire – en partie à cause d'une ignorance de sa source, en partie à cause du fait que la très grande majorité de ce qui passe pour poésie aujourd'hui, fautive, justement, de culture, est, en effet, secondaire, quand ce n'est pas pire encore. Mais, sémantiquement, c'est un mot fondamental et qui désigne une pratique fondatrice. Pour constater sa force pleine, et pour voir sa pratique en action, il suffit de reprendre l'histoire des cultures. Dans la culture grecque classique, si la politique est une préoccupation première, la culture n'existerait pas, ne respirerait pas sans la poésie océanique d'Homère: l'agora est baignée de ses vagues. Dans la culture chinoise, la



bureaucratie céleste écoute le « vent des territoires » tel qu'il a été consigné pour la première fois dans le *Livre des odes*. Dans une tribu paléolithique ou néolithique, les chants du chaman sont au centre de la culture. Depuis longtemps, nous (notre société au sens large) ne vivons plus avec une telle poésie. Mais tout le monde en sent, vaguement, le besoin, sinon les ersatz n'auraient pas autant de succès. Pour rendre au mot de poésie la charge et la force de transformation qu'il peut avoir, il faut sans doute remonter au *nous poiêtikos* d'Aristote, et n'oublions pas qu'avant Platon *sophia* ne signifiait pas « sagesse » (notion un peu assise) mais « intelligence poétique ». N'oublions pas non plus que chez Hésiode le mot *epistamenos* n'a rien à voir avec l'épistémologie, et tout à voir avec une manière de composer.

Depuis de longues années maintenant, j'essaie de réunir les éléments d'une poésie forte et fertile, ouverte et fondatrice. En essayant de repérer des foyers d'énergie tout au long de l'histoire culturelle, en puisant partout dans la « poésie du monde » et en voyageant sur le terrain, de territoire en territoire.

Pour en revenir à notre image de l'« autoroute de l'Occident », on peut voir se dessiner les prémices d'un nouveau champ de forces dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. À ce moment-là, quelques esprits particulièrement vigilants et clairvoyants avaient déjà pressenti où menait l'« autoroute de l'Occident » dont j'ai esquissé le schéma. C'est Nietzsche faisant l'analyse du nihilisme, c'est Rimbaud se moquant de la marche du temps : « Pourquoi ne tournerait-il pas ? » Quelque chose d'*autre* essaie de commencer, en dehors des cadres établis et des classifications reconnues : « Restez fidèles à la terre », conseille Nietzsche, penseur, mais aussi poète, et dont la réflexion est étayée par des lectures scientifiques ; et Rimbaud (qui, lui aussi, se nourrit de sciences) déclare : « Si j'ai du goût, ce

n'est guère que pour la terre et les pierres. » Voilà les débuts de la géopoétique, dans une sorte de géologie mentale. On connaît la carrière tragique de ces deux hommes. C'est que, une fois qu'il a quitté l'autoroute, s'aventurant dans l'espace négligé par elle, le nomade intellectuel qui se mue en géopoéticien aura du mal à se frayer un chemin : il traîne une hérédité, et la société ne cessera d'essayer, d'une manière ou d'une autre, de le faire taire, car, en ouvrant une aire plus large, il dérange profondément. Par la suite, bien sûr, on se lamentera sur le sort des poètes maudits et des penseurs incompris, tout en continuant à ne rien comprendre, avec bonne conscience. Ce qu'il faut, au contraire, c'est analyser leurs erreurs, le cas échéant, c'est essayer de voir où ils voulaient en venir et les *prolonger*.

La géopoétique telle que je l'ai conçue, telle que je la conçois, occupe un champ de convergence potentiel surgi de la science, de la philosophie et de la poésie.

Voici la note 23 du deuxième volume de *Cosmos* d'Alexander von Humboldt : « La poésie, la science, la philosophie et l'histoire ne sont pas fondamentalement séparées les unes des autres. Elles forment un tout dans l'esprit de l'homme qui a atteint un état d'unité... » Cette rare convergence a lieu, selon Humboldt, soit dans la tête d'un individu qui a réussi à se situer suffisamment en dehors du brouhaha et de la pensée-réflexe de son époque pour capter des signaux inédits, soit à des étapes particulières de l'histoire humaine générale. Avant d'en venir, dans les pages de ce livre, aux « figures du dehors » de la géopoétique, aux cheminements et aux campements provisoires de plusieurs nomades intellectuels, parlons, dans cette introduction, de l'étape particulière de la pensée humaine que nous connaissons aujourd'hui (pensée qui est encore loin d'être intégrée à la société), en la considérant de ces trois points de vue : scientifique, philosophique, poétique.

Dans le domaine scientifique, les *Considérations cosmologiques* d'Einstein, qui datent de 1917, marquent une étape importante : voilà une tentative faite pour penser le cosmos, au lieu de simplement (méthodiquement) peser la matière et mesurer les choses. Mais au lieu de commenter une nouvelle fois ce traité, je préfère, dans le contexte qui est le nôtre, me plonger dans le fond psychologique de l'homme Einstein, en relevant dans sa correspondance (notamment avec Max Born) certaines phrases indiquant une problématique intime, un questionnement existentiel et un espace de pensée (et d'être) au-delà de « la recherche ». Einstein parle, par exemple, de sa manière de penser « sauvagement spéculative » et de la nécessité – si la science et la pensée doivent avancer, atteindre à plus de complétude – de sortir de « la logique mécanique et spécialisée », d'accomplir un « bond intellectuel immense ». Nous intéresse aussi, dans le contexte géopoétique, la conception que se fait Einstein de sa propre personne : « Je me sens si solidaire de tout ce qui vit qu'il m'est indifférent de savoir où l'individu commence et où il finit. » Et puis il y a ce passage d'une lettre de 1927 où il se lamente de la distance qu'il peut y avoir entre des schémas logiques et les « délicieuses tranches de vie ». Si l'on vise la clarté absolue, le langage des mathématiques est celui qui s'impose, mais les mathématiques devenant vite insubstantielles, on perd le « récit vivant ». Pour Einstein, clarté et récit vivant sont en fin de compte incompatibles, et « c'est cette tragédie que nous vivons continuellement en physique ». À partir de là, la question se pose : serait-il possible de réconcilier, d'harmoniser précision (mathématique) et « délicieuse tranche de vie », clarté et « récit vivant » ? Un autre « champ » pourrait-il se révéler, se dessiner ? On en voit peut-être les commencements dans la thermodynamique et dans la physique quantique. Pour la science classique, dont

Einstein est sans doute le dernier grand représentant (c'est un classique excentrique), le hasard et le désordre, l'aléatoire et le chaotique sont des figures de passage, des réalités éphémères: derrière le hasard, il y a une nécessité déterminante – « Dieu ne joue pas aux dés », dit la phrase célèbre. Or, à partir de la thermodynamique (l'agitation des molécules d'un gaz...) et de la physique quantique (le tourbillon des particules élémentaires...), le hasard, le désordre, l'indéterminé ne sont plus des illusions dues à notre ignorance, mais font partie du grand jeu de l'univers-multivers. On sort des sciences dures, du scientisme rigide, pour entrer dans les sciences douces, voire floues, où l'accent est sur la fluctuation, l'irrégularité, la complexité. Jusqu'ici, les tentatives pour tenir, à partir des études de laboratoire, un discours qui soit éventuellement intégrable à une culture ne dépassent guère la tautologie verbeuse ou la rhétorique maniériste. On se sent à l'orée d'un nouveau *logos*, et on ne trouve que de la logorrhée. Mais il est significatif que dans les livres de pensée scientifique écrits ces dernières années, à un tournant de page, dans les dernières lignes du dernier chapitre, parfois même dans le titre, le mot « poétique » surgit. Dans le livre d'Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, *la Nouvelle Alliance* (1976), on trébuche, sans qu'il soit clairement dit de quoi il s'agit, sur une notion étrange: « une écoute poétique de la nature ». Quand, dans *le Roman cosmogonique* (1989), François Foulatier expose l'émiettement du savoir actuel et le mouvement potentiel vers une unité future, il parle en termes de fonction poétique. Et quand, en 1987, Fernand Halley publie *la Structure poétique du monde*, ce n'est pas pour parler de Mallarmé, mais de Copernic et de Kepler. Bien sûr, et il faut le souligner, cela ne signifie pas que la porte soit ouverte aux enthousiasmes naïfs de tous les poéticules du siècle, pas plus qu'au lyrisme astrophysicien (*Big Bang*

*Blues...*), ou à d'autres efforts scientifico-littéraires péniblement poétisants. Il s'agit bel et bien d'une poésie inédite. En continuant d'en recueillir les signes précurseurs, je renvoie le lecteur à la notion d'*autopoïétique* que l'on trouve chez les biologistes Varela et Maturana, où il est question d'un système auto-organisateur complexe qui, se nourrissant d'ordre et de désordre, produit le « soi ». C'est l'image même d'une vie poétique... Et avant de quitter le sujet, je voudrais évoquer encore une fois l'esthétique, la cartographie esthétique qui se profile au terme des études anthropologiques, psychologiques et cybernétiques de Gregory Bateson. Ayant indiqué l'émergence d'une « poésie », d'une « poésie du monde », du côté des sciences, tournons-nous maintenant vers la philosophie.

C'est Roger Caillois qui, un jour, compara l'excès de réflexivité de la philosophie telle qu'elle est pratiquée la plupart du temps à l'enroulement sur elles-mêmes des défenses du mammoth : symptôme de fin de parcours, du manque d'un réel champ de forces. C'est effectivement l'impression que l'on peut avoir souvent en lisant quantité de textes philosophiques, et c'est sans doute pour cela que, ces derniers temps, tant d'apprentis philosophes se sont tournés vers l'ethnologie, la sociologie, voire l'intervention médiatique. Mais à l'intérieur du travail philosophique proprement dit, il y a eu, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au cours du XX<sup>e</sup>, des déplacements, des changements de lieu, des transformations topologiques qui sont autrement plus fondamentaux et intéressants.

Cela commence avec Nietzsche, encore lui, qui crée la figure du philosophe-*artiste*, et qui, tout en critiquant radicalement les poètes et la poésie, se présente lui-même comme « poète – jusqu'à la limite du mot » et déclare que « le phénomène de l'artiste est le plus transparent ». Tel que je le vois, tout le travail de Nietzsche, si marqué de tourments et

de contradictions, est une transition vers cette *transparence*. C'est ainsi que, sans s'y complaire, il traverse le no man's land du nihilisme afin de remonter au-delà de la métaphysique et d'entrer dans un paysage physique que ne domine aucun idéal transcendantal : Dieu, Idée... Il y a, certes, une transcendance chez Nietzsche, c'est le Surhomme : « Le surhumain, c'est le sens de la terre. » Ce mythe, car c'en est un, fut, je pense, un moyen pour Nietzsche de survivre, de sur-vivre. Mais quand il parle au nom du Surhomme, comme dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, son discours sonne creux : on se retrouve dans la grandiloquence lyrique. Peut-être dans la notion même de « sens de la terre » subsiste-t-il un reste de pensée téléologique, voire théologique. Peut-être ne s'agit-il, si l'on veut rester fidèle à la terre, ni d'un sens ni d'un destin (là, je pense à *Ecce homo*), mais d'une sensation de vie dense. Dans un de ses aperçus fulgurants et éclairants, Nietzsche disait : « autour du héros, tout devient tragédie ; autour du demi-dieu, tout devient satire ; autour du dieu, tout devient monde ». À mon sens, la pensée-vie de Nietzsche se situe entre la tragédie et la satire. Manquait une mise en œuvre poétique, manquait une poétique du monde (qui saurait se passer de mythe). Mais ce que je retiens de Nietzsche, en plus de son analyse culturelle radicale, c'est son ébauche d'une esthétique (« Un sens du permanent et peu de moyens ») et la figure du penseur-poète.

C'est cette figure qui hante la philosophie depuis un siècle. On voit à l'œuvre dans le domaine philosophique une tentative après l'autre pour dégager quelque chose comme une pensée poétique. On pourrait dire, globalement, qu'à travers le démantèlement de la métaphysique on va de l'histoire de la métaphysique à la géographie d'un nouvel esprit, d'un nouvel espace physique et poétique, mais non sans difficultés. En traçant en préambule ces grandes lignes, surtout pour ce

qui est du rapport entre philosophie et poésie, on rencontre inévitablement la figure de Heidegger, avec ses « districts plus originels », son « éclaircie dont la philosophie ne sait rien », et ses dialogues avec des poètes tels que René Char, Rilke, Hölderlin (« le poète, dès cette époque, a déjà traversé et brisé l'idéalisme spéculatif, alors qu'Hegel est en train de le constituer »). Mais on sait sur quel terrain glissant son sens piétiste du terroir et sa mystique du sol natal ont mené le philosophe allemand. Pensons plutôt, dans ce premier repérage de la géopoétique, à Gilles Deleuze, inventeur de la notion de déterritorialisation (nous nous sommes rencontrés en terrain nomade), qui, dans *Nietzsche aujourd'hui?* (les textes réunis du colloque de Cerisy-la-Salle, 1973), tente une nouvelle lecture de Nietzsche. Dans les textes du philosophe-artiste, du penseur-poète, de l'esprit nomade, Deleuze sent, confusément (« Je le dis d'une manière très floue, très confuse »), passer « quelque chose qui ne se laisse et ne se laissera pas coder », quelque chose que Nietzsche essaie de « faire passer sur un nouveau corps... un corps qui serait le nôtre, celui de la Terre, celui de l'écrit ». À travers aphorisme et poème, on assisterait à un mouvement de dérive, un mouvement qui est « tout à fait différent du mouvement imaginaire des représentations », et ce mouvement s'accompagnerait d'une « relation immédiate avec le dehors ». Or, dit Deleuze, « brancher la pensée sur le dehors, c'est ce que, à la lettre, les philosophes n'ont jamais fait, même quand ils parlaient de politique, même quand ils parlaient de promenade ». Nietzsche aurait été « le premier à concevoir un autre type de discours », le premier à tenter une « écriture d'intensités » capable d'exprimer des « états vécus » qui ne seraient ni des représentations, ni des fantasmes. Deleuze a développé ces notes surtout dans *Mille plateaux* (1980), et il en donne un résumé dans *Qu'est-ce que la philosophie?* (1991), en

parlant, ce qui ne pourrait que nous réjouir, de... géo-philosophie: « Le sujet et l'objet donnent une mauvaise approximation de la pensée. Penser n'est ni un fil tendu entre un sujet et un objet, ni une révolution de l'un autour de l'autre. Penser se fait plutôt dans le rapport du territoire et de la terre. » Jusque-là, bien, la géopoétique y trouve son compte. Intéressantes, aussi, sa dialectique du concept et de la figure, où il finit par parler d'un « personnage conceptuel », et son analyse de la situation politico-culturelle générale: « Nous manquons d'un véritable plan (un plan d'immanence) ». Mais quand il en arrive à définir sa « géo-philosophie » en disant que « Nietzsche a fondé la géo-philosophie en cherchant à déterminer les caractères nationaux de la philosophie française, anglaise et allemande », c'est, de notre point de vue, plus que décevant. On se dit, d'abord, que si c'est cela, la géo-philosophie, ce n'est qu'une étape très préliminaire de la pensée de Nietzsche, ensuite, qu'il nous faut décidément autre chose, disons, comme point de départ, cette pensée poétique qui habitait Nietzsche lorsqu'il marchait sur le plateau de l'Engadine, ou le long de la baie de Gênes. Avec cela, les flux, les intensités de Deleuze et de Guattari ont sans doute quelque chose de fiévreux, de précoce, et même de schizoïde. Dans ses *Cartographies schizoanalytiques* (1989), Félix Guattari a beau parler de la nécessité d'un « repositionnement fondamental de l'homme par rapport à son environnement », de « champ de possible » et de son désir de « déboucher sur quelque chose de plus durable que de folles et éphémères effervescences spontanées », sa « discursivation énergétique » laisse sceptique, surtout quand elle débouche dans un langage utopico-lyrique, du genre de celui-ci: « Seule une prise de consistance de la troisième voix, dans le sens de l'autoréférence – le passage de l'ère consensuelle médiatique à une ère dissensuelle post-médiatique – permettra à



chacun d'assumer pleinement ses potentialités processuelles et peut-être de transformer cette planète, vécue aujourd'hui comme un enfer par quatre cinquièmes de sa population, en *un univers d'enchantements créateurs* » (mes italiques). On frémit à l'idée de la mise en place, par des esprits sans doute bien intentionnés, de tels « enchantements créateurs ».

On trouve la même chose, ou du moins quelque chose d'analogue, chez Michel Serres. Si *le Passage du Nord-Ouest* (1980), malgré un certain maniérisme stylistique, était ouvert et prometteur, avec *Genèse* (1982) et *le Contrat naturel* (1990), les « enchantements créateurs » du paysan-philosophe du Lot-et-Garonne et de Californie s'étalent d'une manière si complaisante que c'en est à la fois gênant et ridicule. De *Genèse*, qui nous apprend qu'« au commencement est le chant », je cite, sans commentaire, l'évocation d'Ève et d'Adam : « Blonde, Ève arbore une robe blanc et noir, à larges roses imprimées, courte; ses souliers vert acide répondent à la ceinture de même couleur; en pantalon bleu marine, très brun, frissonne sous un chandail jacquard Adam. Ils s'embrassent avec bonne volonté. Siffle la bise d'octobre qui plaque le bateau à quai. On attend l'appareillage... » Quant au *Contrat naturel*, il nous réserve pour la fin une divagation érotico-lyrique, qui aurait fait rougir Rousseau, au cours de laquelle Michel Serres fait l'amour avec la Terre : « Qui suis-je ? Une trémulation de néant, vivant dans un séisme permanent. Or, pendant un moment de bonheur profond, à mon corps vacillant vient s'unir la Terre spasmodique. Qui suis-je, maintenant pour quelques secondes ? La Terre elle-même. Communiant tous deux, en amour elle et moi, doublement désemparés, ensemble palpitant, réunis dans une aura. » Jusqu'où iront-ils donc, les philosophes (ou les historiens des sciences et de la philosophie) qui, se voulant écrivains, voire poètes, montent au

créneau de la création ? Face à ces aberrations et à ces exhibitions, on comprend que certains philosophes, ou professeurs de philosophie contemporains, moins vitalistes, moins lyriquement énergétisés, préfèrent se cantonner dans les garde-fous du sujet-objet et du droit. On les comprend, tout en se disant, non pas qu'ils vont rater le coche (pour cela, on peut leur faire confiance), mais qu'ils risquent fort de rater la pensée, la vie, le monde. Après cela, mais tout en gardant à l'esprit le réel point de départ et les investigations philosophiques authentiques visant une pensée poétique nouvelle, c'est avec un certain soulagement que l'on se tourne vers quelques vrais poètes.

Il est facile dès l'abord de constater que peu de poètes, peu d'artistes de premier plan évitent un vocabulaire cosmopoétique. Voici, dans ce nouveau contexte, Klee : « Je commence par le chaos – le terrestre en moi se lie à la pensée cosmique. » Rilke, lui, parle d'un « pur espace faisant irruption de loin », d'une « totalité à laquelle il nous arrive d'avoir part » et déclare que son projet poétique est de « présenter la vastitude, la variété, la complétude du monde sous forme de pures preuves ». On notera la similitude entre l'attitude cosmoexistentielle de Rilke (« Je vis ma vie en cercles de plus en plus larges ») et celle d'Einstein que nous avons déjà évoquée. Quant au programme poétique de l'auteur des *Élégies de Duino*, il semble réconcilier ce qui fut pour Einstein désespérément séparé : la « complétude » et les « pures preuves ». De l'autre côté de l'Atlantique, tournons-nous vers d'autres poètes du cosmos. Après s'être moqué de ces « pohètes » qui, devant cette vastitude, se perdent en dithyrambes pousifs (« Méfiez-vous de tout poète qui a le mot *kawsmos* à la bouche »), Pound (que je cite ici pour sa clairvoyance poétique et critique, mettant à part ses égarements ultérieurs), à la fin de sa grande fresque historico-culturelle, les *Cantos*,

va dire lui aussi que le but de toute poésie, c'est de « faire cosmos » (*to make cosmos*), mais d'une manière non grandiloquente. Parmi ceux qui méritent les sarcasmes du jeune Pound, il y a un certain Walt Whitman qui, parfois, se laisse aller à une espèce de vague cosmopoéticité américanolâtre égomaniaque, mais le même Whitman, à des moments plus tranquilles, où il n'est plus le « porte-parole de ces États », est capable justement de « faire cosmos », grâce à des sensations cosmiques d'une rare densité, d'une rare fluidité. Ce Whitman-là avait déclaré un jour qu'il était prêt à abandonner à peu près tout ce que l'on attend ordinairement d'un poème : thème affectif, sentiment personnel, prosodie soignée, une métaphore ou deux, un peu d'ambiguïté, un saupoudrage de symbolique, que sais-je (voir Jakobson, Empson et autres poétologues de la fin de la modernité), si seulement il arrivait à rendre *l'ondulation d'une vague, la respiration de l'océan*. C'est dans un court poème écrit en 1881 lors d'une visite au Platte Canyon, dans le Colorado, qu'il formule le mieux son projet, son programme, sa poésie :

*Esprit qui a créé ce paysage  
Ces chaos de rochers rudes et rouges  
Ces sommets audacieux qui s'élancent vers ce ciel  
Ces gorges, ces ruisseaux turbulents et clairs, cette fraîcheur  
nue  
Ces arrangements informes, faits pour nulle raison sinon  
la leur  
Je te connais, sauvage esprit – nous avons été en rapport  
Moi aussi, je fais de tels arrangements, pour nulle raison  
sinon la leur  
N'a-t-on pas reproché à mes chants de manquer d'art ?  
De ne pas respecter les règles précises et délicates ?  
La mesure du lyriste, la grâce accomplie du temple, l'esthé-  
tique polie de l'arc et de la colonne ?*

*Mais toi qui te réjouis ici – esprit qui a créé ce paysage  
Toi, ils ne t'ont pas oublié<sup>1</sup>.*

Ici, la cosmopoétique devient plus précisément géopoétique (les deux « voies et voix » ne sont évidemment pas séparables – n'oublions pas qu'au xvi<sup>e</sup> siècle « cosmographe » signifie « géographe », et si je dis « géopoétique » plutôt que « cosmopoétique », c'est pour indiquer que le cheminement a lieu dans l'espace terrestre plutôt que dans l'espace lunaire ou martien, mais on peut évidemment marcher sur un chemin terrestre avec un « esprit cosmique »). Il s'agit ici pour Whitman, chez qui on peut regretter seulement la présence d'un Esprit à la fois chrétien et hégélien, non pas d'embrasser fraternellement l'univers, non pas d'exprimer l'humain ou le macrohumain, mais d'élaborer une poétique qui corresponde au chaos de rochers qu'il contemple. Cette poétique est déjà inhérente au monde, il faut d'abord y adhérer, ensuite essayer de la dire. On trouve quelque chose de semblable chez Novalis, quand il parle, au début des *Élèves de Saïs*, d'une *écriture de la terre* : « Cette écriture chiffrée qu'on rencontre partout, sur les ailes, sur la coquille des œufs, dans les nuages, dans la neige, dans les cristaux et les pétrifications, à l'intérieur et à l'extérieur des montagnes, des plantes, des animaux, des hommes, dans les lumières du ciel. » C'est cette écriture de la terre, cette poétique plus qu'humaine (non pas *surhumaine*) qu'étudie et qu'élabore Roger Caillois quand il « lit » les pierres, et qu'il propose d'étendre cette lecture aux dessins de la croissance organique et des forces géochimiques, dans tous « les lieux où évoluent les états de la matière et des corps qui la composent », afin de recueillir les « signes multiples et conjugués de la cohérence du monde ». Caillois procède pierre par pierre, trace

---

1. Traduction de Marie-Claude White.

par trace. Saint-John Perse tente une parole, mais une parole qui veut rester proche du « plus grand récit des choses par le monde », qui essaie de lire « les écritures nouvelles encloses dans les grands schistes à venir » et qui, comme Whitman à Platte Canyon ou sur les rivages de Long Island, invoque une puissance chaoticienne au-delà des muses et des mesures : « Enseigne-nous, Puissance, le vers majeur du plus grand ordre, dis-nous le ton du plus grand art, Mer exemplaire du plus grand texte. » C'est ce « plus grand texte » qui constitue le but de la géopoétique.

Il reste, peut-être, dans ce premier repérage, à comparer la vision et la visée de la géopoétique avec celles d'autres mots, d'autres concepts qui « montent » en cette fin du xx<sup>e</sup> siècle : écologie, postmodernité.

Même si l'écologie est loin encore d'être comprise dans toute sa profondeur et pratiquée dans toute son étendue, le terme au moins est devenu familier, et depuis le moment de son invention il y a plus d'un siècle, son champ de signification et d'application s'est considérablement agrandi. En fait, à l'heure actuelle, on peut distinguer plusieurs écologies : celle de base, étudiée par Haeckel, biologiste – le rapport entre les organismes et leur environnement ; celle dont parlait H. G. Wells dans les années quarante du xx<sup>e</sup> siècle (voir les chapitres I, « Qu'est-ce que l'écologie », et V, « De l'histoire à l'écologie » de son ouvrage *Outlook for Homo Sapiens*, 1942) – l'écologie humaine et sociale ; celle développée par Gregory Bateson dans les années soixante-dix (*Vers une écologie de l'esprit, la Nature et la Pensée*) – l'idée que l'esprit humain ne peut s'épanouir en étant dépourvu de liens avec un contexte plus large que le contexte strictement humain. Après avoir été à l'origine une sous-section de la biologie, l'écologie couvre maintenant un champ d'investigation générale aux contours souvent flous, mais dont la cartographie est

appelée à se préciser. En prenant pour analogie la géographie tridimensionnelle (qui remonte à la géographie des plantes d'Alexander von Humboldt), on pourrait parler utilement d'écologie tridimensionnelle. Certes, la plupart des études, scientifiques ou philosophiques, qui abordent la question de l'écologie sont encore très loin d'entrer dans une telle tridimensionnalité. Soit elles se cantonnent strictement dans le scientisme, soit elles frôlent la mythologie, le mysticisme, la religiosité, la spiritualité, quand elles ne s'y vautrent pas – sans parler de beaucoup de mauvaise littérature. Pendant ce temps, les inquisiteurs veillent, les gardiens de la foi anthropocentrique fourbissent leurs armes, les tenants d'un humanisme myope, incapables de concevoir une évolution en dehors des systèmes connus et qui ont déjà accumulé leurs méfaits, sont prêts à asphyxier la planète et l'humanité tout entière au nom de principes qui se prétendent humanistes, humanitaires. Que le mouvement écologiste, au niveau théorique comme au niveau militant, ne soit pas à l'abri de tendances extrémistes, simplistes, aberrantes, est certain (quel mouvement de pensée a pu éviter ce genre de chose?). Que toute tentative pour faire avancer la conscience, et donc pour changer la manière qu'a l'être humain d'être au monde, doive s'accompagner de critique, nous en sommes convaincus – mais alors, que celle-ci soit généreuse, ouverte, constructive. À l'heure qu'il est, il est devenu évident qu'un enseignement écologique devrait sous-tendre toute idée de renouvellement de la culture. Si ce que l'on appelle communément « l'environnement » n'est pas préservé et maintenu dans toute sa variété et sa complexité, parler de culture n'est que démagogie ou sottise. Sans cette base écologique, les activités spécialisées n'ont aucun sens : à quoi bon faire la géographie d'une terre dévastée, se contenter de mesurer, avec grande technicité à l'appui, les dégâts ? La géopoétique

a, sans aucune ambiguïté, des liens profonds avec l'écologie. Ce qui la différencie de l'écologie, ce qui fait qu'elle va plus loin, c'est que, là où celle-ci cherche à comprendre et à préserver le « monde environnant », la géopoétique veut repenser radicalement le rapport de l'être humain au monde, opérer une véritable transformation culturelle.

Pour ce qui est du postmoderne, de la postmodernité, tant de discours ineptes ont cours actuellement, tant de pratiques dérisoires, tant de débats oiseux s'en réclament que l'on aimerait éviter de s'engager sur ce terrain. « Postmoderne » n'en reste pas moins un mot utile pour désigner une éventuelle sortie de la modernité, un horizon possible, une ouverture souhaitable. Chez Toynbee, qui fut un des premiers, sinon le premier, à l'utiliser (in *A Study of History*, 1954), il désignait, non pas un bric-à-brac culturel et confusionniste (la postmodernité des milieux architecturaux à partir de 1980, seule référence pour beaucoup), qui est peut-être plutôt le symptôme de la modernité finissante, mais une extension possible de la culture occidentale, au-delà du déclin décrit par Spengler, Eliot, etc. Quand le poète américain Charles Olson le reprit, en même temps que du *postmoderne*, il parlait du *posthistorique*, du *posthumaniste*, de la *présence vive* et de la *belle chose* (*the beautiful thing*). On se trouve là en présence d'un lexique beaucoup plus fertile que la terminologie que l'on rencontre communément dans les discussions sur la postmodernité. Pour que la « belle chose » ait lieu, il faut, à mon sens, à la fois de la recherche intellectuelle, du travail culturel, l'élaboration d'une poétique et du temps. Quand Jean-François Lyotard, un des théoriciens les plus en vue et pas l'un des moins intéressants de la postmodernité prématurée, si je puis dire, parle de « poétique », il la définit, pauvrement, comme « le jeu d'expérimentation sur la langue » et comme « ouverture », il n'envisage que la création

d'« ateliers d'écriture » dans les universités... Avec Foucault, Barthes, les déconstructeurs, on reste dans les mêmes parages – les parages de ceux qui travaillent sur les bords de l'auto-route, mais qui, quelques rares passages mis à part, n'ouvrent jamais l'espace premier, ne touchent jamais la note fondamentale. Cet « espace premier » n'est pas, précisons-le, un paradis perdu, un territoire adamique, mais simplement un terrain moins encombré de signes secondaires.

À la fin des premières recherches géopoétiques se dégage un champ de vie où l'être humain ne répond plus, sans pour autant se complaire dans leur négatif, aux anciennes images qu'il avait de lui-même : au centre de l'univers, fait à l'image de Dieu, maître et possesseur de la nature. Il ne représente plus rien, mais il est présent au monde d'une manière inédite. Si l'homme moderne dit : « Je suis, et le monde est à moi », le géopoéticien dit : « Je suis au monde – j'écoute, je regarde ; je ne suis pas une identité, je suis un jeu d'énergies, un réseau de facultés. » Dans la *Méthode de Léonard de Vinci*, Paul Valéry écrit ceci : « L'œuvre capitale et cachée du plus grand esprit n'est-elle pas de soustraire cette attention substantielle à la lutte des vérités ordinaires ? Ne faut-il pas qu'il arrive à se définir, contre toutes choses, par cette pure relation immuable entre les objets les plus divers, ce qui lui confère une *généralité presque inconcevable* et le porte en quelque manière à *la puissance de l'univers correspondant* ? » Georges Bataille dit la même chose, d'une manière plus ramassée : « N'être qu'un champ dans la brume du matin sur lequel aurait croassé un corbeau. » Mais l'homme a besoin de « croasser » à sa manière, il a besoin de parler, et il apprend vite, une fois qu'il se trouve dans un nouveau champ, un nouveau paysage, qu'il est difficile de le faire sans répéter toujours les vieilles rengaines, sans suivre les dictées de la pensée-réflexe. Quand, dans les années trente, Korzybski invente sa « sémantique



générale », c'est dans le but de briser les blocages sémantiques hérités et de permettre à l'être humain chercheur et expressif d'utiliser au maximum son système nerveux. Sans être un disciple de Korzybski, je tente quelque chose de semblable. Il ne s'agit pas d'un refus de tout système suivi par une plongée dans un vague holisme ou dans une verbeuse logorrhée, mais d'un système extensionnel (multiplicité de moments, pratique de la citation, etc.) qui permet non seulement d'étendre la capacité d'expression, mais encore d'aller vers des abstractions de plus en plus hautes sans perdre contact avec la culture mondiale, la matérialité de la terre. En parallèle avec la thèse de Riemann sur la géométrie classique, le poète Fernando Pessoa parlait d'une « esthétique non aristotélicienne », fondée non pas sur un modèle de beauté idéale, mais sur un mouvement de forces, « en prenant le mot force dans son sens abstrait ». Si ces tentatives, ces ouvertures sont postaristotéliennes et anarchiques, le *poien kata physin* (produire selon ce qui écloit) d'Héraclite est *préaristotélien* et archaïque. Dans son étude des rapports complexes entre le moi, le mot et le monde, dans sa recherche d'une expressivité nouvelle, d'une *poétique du monde*, la démarche géopoétique explore la voie archaïque et la voix anarchique, avant de s'engager sur d'autres voies sans nom.

Mon but dans cette première section était d'ouvrir un peu le champ de la géopoétique et d'indiquer des chemins. Ce que je n'ai pas donné, c'est une définition, et telle n'est pas mon intention. Des définitions partielles et passagères surgiront sans doute ici et là dans ces pages. Mais une définition globale serait contraire à la logique de l'ouverture en cours. Dans son livre *Bords*, Raymond Queneau raconte comment, les 5 et 7 février 1934, en Sorbonne, le mathématicien hollandais Van Schouten fit deux conférences sur le sujet suivant : « qu'est-ce que la géométrie ? » Au cours de son